GERMAIN TIAUBERT

L'INCESTE
ET
L'IMPOSTURE

BREF ROMAN

AVERTISSEMENT

Ceci est un roman. Les personnages, les lieux et les actions qui y sont évoqués ne procèdent que de l'imagination de l'auteur. En conséquence, toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants ou ayant pu exister ne pourrait être que la conséquence du hasard.

G.T.

Chapitre I

MARABUNTAS

Je suis journaliste. Entendons-nous bien. En tant que tel, je gratte, de ci, de là, quelques articles pour de rares gazettes. Ce n'est pas le Pérou, certes, mais cela me permet de vivre modestement. L'important est de savoir s'en contenter.

Par souci d'activité bien plus que de lucre, il m'arrive aussi de composer quelques minces brochures concernant les aspects les plus divers de la vie, ce qui me permet de meubler agréablement, et surtout économiquement, les moments creux.

Alors même que j'étais en panne sèche d'imagination, vint se poser dans ma boîte mail, par un miracle dont seul internet a le secret, le projet ou l'ébauche de ce que je pris pour un roman ou une nouvelle. De prime abord je ne compris rien, sinon que l'un des protagonistes était un jeune salvadorien, Juanito. Or il se trouve qu'une partie de ma famille est salvadorienne et j'ai gardé des liens très amicaux avec elle. Sans que la curiosité ne me tourmente ni ne me roule particulièrement, ce simple détail m'incita, par jeu, à poursuivre et compléter l'ouvrage. Mais j'avais d'abord un travail journalistique à faire.

O O O

C'était dans une zone retirée de la ville de Guatemala, à quelques dizaines de kilomètres seulement du Salvador. J'étais chargé de réaliser un bref reportage sur une nouvelle installation ayant pour objectif de lutter contre les moustiques, vecteurs de maladies tropicales.

La réalisation du reportage se révéla particulièrement pénible, non physiquement, mais on peut dire olfactivement. L'établissement en question est en fait un élevage particulier dont l'odeur immonde se repend à plusieurs centaines de mètres à la ronde.

Très schématiquement il s'agit de produire, par irradiation, des milliers de moustiques mâles stériles, les moustiques « mères » étant nourries avec du sang. C'est donc sans regret que je repris la voiture pour me diriger vers Santa Ana.

O O O

Il m'avait fallu des trésors de diplomatie, habilement soutenus par l'intervention de ma grand-tante Cayetano, pour obtenir une entrevue avec Mme Duchas, la mère de Juanito. Maintenant j'étais dans la place. Il s'agissait d'une maison relativement modeste, mais agréable, qui signalait que les propriétaires évoluaient dans une certaine aisance. La maîtresse des lieux, Mme Duchas, la cinquantaine bien sonnée, me reçut avec une sympathie non dénuée toutefois d'une certaine réserve, pour ne pas dire d'une certaine appréhension. Tout chez elle trahissait un esprit indolent et pourtant volontaire.

- Bonjour M. Piaulert.
- Bonjour Mme Duchas. Je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir et m'éclairer sur les raisons qui ont poussé votre fils Juanito à s'expatrier vers l'Europe alors même qu'il a vécu dans son pays natal jusqu'à l'âge de vingt et un ans.

- Vous ne pourrez jamais comprendre la mentalité et les choix d'un jeune Salvadorien si vous ignorez ce qu'a subi le Salvador durant la guerre civile, qui ne prit fin qu'en 1992 avec les accords de Chapultepec, c'est-à-dire deux ans après la naissance de Juanito. En 1979, notre pauvre pays tomba dans un piège épouvantable en devenant l'otage et la victime collatérale de la guerre froide. On vit alors éclater un véritable conflit armé, sans aucune pitié, entre les gouvernementaux, soutenus par les USA, et les guérilleros – notamment le Front Farabundo Marti de Libération Nationale, FMLN – soutenus par Cuba et l'URSS. Les atrocités de part et d'autre furent inimaginables. Il faut avoir lu à cet égard les articles de votre confrère Oscar Martinez Penate pour réaliser qu'il n'y pas de limite à la haine, à la violence, à la cruauté.
- Oui, j'ai lu, c'est terrifiant, glaçant.
- En 1991, de trêves jamais respectées en accords boiteux, la guerre civile tirait tout de même à sa fin. C'est alors que les Américains exfiltrèrent vers les USA un grand nombre de gouvernementaux, acquis à leur cause, mais un peu trop mouillés. Mon mari qui songeait déjà à me quitter, profita de l'effet d'aubaine et se retrouva ainsi au pays de l'oncle Sam. Juanito allait avoir un an et n'a donc pratiquement jamais revu son père, sauf très récemment. J'ai dû l'élever seule.
- Cela n'a pas été trop dur ?
- Pas trop, non. J'ai eu la chance de rencontrer mon nouveau mari, Pedro, qui m'a beaucoup épaulée, et nous travaillions tous deux dans l'Administration. Par ailleurs Juanito poursuivait une scolarité plutôt satisfaisante. Ce fut en 2004 que les choses se gâtèrent. Je remarquais alors que les relations de Pedro avec Juanito devenaient plus franches, plus intimes, plus confiantes, alors que vis-à-vis de moi mon fils semblait s'éloigner, devenait plus exigeant, notamment sur les questions d'argent. J'avoue que c'est par une indiscrétion de ma part que j'ai appris que leurs relations n'étaient pas intimes mais très intimes, si vous voyez ce que je veux dire.
- Quel choc pour vous !
- Oui, mais le pire c'est que je n'y pouvais rien, vraiment rien. Laisser éclater le scandale, ici au Salvador, eut été un véritable suicide social : perte de nos situations, isolement, mise à l'index, tracasseries de toutes sortes… et même pire. Et pour couronner le tout, ses deux aînés aspiraient à entamer une carrière religieuse.
- Comment souffriez-vous cet horrible partage ? Vous n'avez donc rien fait ?
- Rien. J'étais comme on dit piégée. Pourtant j'ai eu une explication calme mais tendue avec Juanito qui eut l'insolence de le prendre de haut. Il m'expliqua que la première fois il prit en effet cela pour un viol mais également pour une expérience qui valait d'être vécue. Il ne regrettait rien. A cette occasion il ressentit même, par le fait d'être pénétré par un sexe masculin, une excitation et un plaisir merveilleusement nouveaux qui le convainquirent qu'il était gay.
- Cela s'apparente à un inceste.
- Il s'agissait de son beau-père, non de son père.
- Certes, mais l'innocent Hippolyte, lui aussi, n'était que le beau-fils de la coupable Phèdre. Pourtant, lorsque celle-ci se voit enfin tourmentée par ses remords, notre Racine la fait s'écrier :

Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
*Je respire à la fois **l'inceste et l'imposture**.*

Mais je m'égare. Juanito n'a-t-il jamais eu de démêlés avec les autorités salvadoriennes à cause de son orientation sexuelle ?
- Non, jamais, jamais.
- Et pour sa liaison avec Pedro ?

- Cela resta strictement enfermé entre nous trois, pendant trois ans jusqu'au jour où… (PLEURS)
- Reprenez-vous Mme Duchas, je ne suis pas ici pour vous juger.
- Au printemps 2007 c'est mon frère qui eut vent de cette scandaleuse liaison. Il était alors lieutenant et fier de l'être, macho, intraitable sur les mœurs. Il y eut ici-même une scène épouvantable. Les vitres en tremblaient. Il traita Juanito de tous les noms, le traîna dans la boue ; il l'accusa d'être, par sa perversion, à l'origine de cette horreur. Pour finir il lui cracha dessus en ajoutant que s'il le retrouvait dans cette maison il le tuerait. J'essayais de calmer un peu la colère de mon frère, mais en vain. De plus je ne pouvais me cacher, le connaissant, que son emportement était compréhensible.
- Continuez.
- Voilà, c'est dans ces conditions dramatiques que mon fils quitta la maison en avril 2007, à dix-sept ans. Je n'eus pratiquement plus de nouvelles de lui, sinon très épisodiquement, par une amie dont le fils avait gardé quelques contacts avec lui, mais qui fut en définitive lassé par ses demandes incessantes de « dépannage ». Cela n'a rien d'étonnant car, chez lui, tous les moyens sont bons pour se procurer de l'argent. Il n'a même pas hésité à faire un procès à son père dans le but de se faire verser une pension alimentaire.
- De quoi vivait-il ?
- Vous savez que notre pays est un des plus dangereux du monde. Seul, à dix-sept ans, on ne saurait y survivre qu'en s'intégrant à l'une de ces bandes qui grouillent dans tous les quartiers louches de nos villes. Quoi qu'il en soit, avec son fichu caractère, avec sa propension naturelle à jouer le matamore, il a dû s'attirer une sale histoire. Or ici, un accident de cet ordre, se résout de façon expéditive par une balle dans la peau, pour la somme modique de cent dollars. Et la police, qui a d'autres chats à fouetter, ne s'émeut pas outre mesure du fait que les loups veuillent bien se dévorer entre eux.
- Je croyais qu'à cette époque il était étudiant à la Faculté de Droit.
- Soyons précis : il était inscrit mais nullement assidu. Disons que cette inscription lui servait principalement de couverture. Ce qui est clair, c'est qu'après cette aventure, le sol salvadorien commençait à lui brûler les semelles. C'est ainsi qu'à deux reprises, il quitta le Salvador, d'abord pour le Mexique, puis pour le Guatemala. Enfin, en 2011, à l'âge de 21 ans, il jugea utile, et même indispensable, de changer de continent en prenant un aller simple, en tant que touriste, pour l'Espagne. A noter qu'il prit son envol, non du Salvador mais du Guatemala, prudence oblige.
- Vous n'en avez plus eu de nouvelles ?
- Rarement. Par un ami qui captait des discussions et des photos sur internet. Rien de bien passionnant sauf en 2017, peu avant Noël, où là je suis tombée de haut. Sur une photo Juanito s'exhibait avec son père et sa seconde femme – une superbe blonde – accompagnés de leurs deux enfants. Jusque-là, rien que d'assez normal. C'est le commentaire de mon fils que je ne pus lire sans une profonde amertume. De mémoire, il observait : Nous somme réunis. C'est pour moi le plus grand signe de la providence divine. Comme je vous aime tous, mon père, ma nouvelle mère, mon nouveau frère, ma nouvelle sœur. Combien tout ce qu'on m'avait raconté contre vous était faux *(ON, c'est moi)*. Maintenant c'est vous qui êtes ma vraie famille que Dieu m'a envoyée pour mon bonheur et ma fierté.
- Il est tout de même consolant de constater qu'il se justifie au nom de la religion.
- Peut-être, mais ce qui me chagrine, c'est que dans son cas, je n'ai jamais pu démêler si le Dieu qui le motive s'appelle Yahvé ou le veau d'or.

Chapitre II

LE PLACARD DE CARMENCITA

L'entretien eut lieu à Guadix. La personne qui me reçoit a bien connu l'épopée espagnole, quasi picaresque, de notre héros. Elle tient à son anonymat et nous l'appellerons donc Carmencita ou la Carmencita.

A mon arrivée, ce qui m'a frappé et même ébloui c'est sa maison, une belle et vaste maison, élevée sur une grande terrasse. Par une volée de quelques marches on accède en contrebas à une seconde terrasse, tout aussi spacieuse, avec, à gauche de l'escalier, une délicieuse petite piscine ombragée, à l'abri du terrible soleil andalou. Je ne pouvais faire autrement que de complimenter l'heureuse propriétaire. La réponse fut immédiate, sans appel : « Cette maison, c'est ma vie. Je ferais tout pour la garder, tout ».

Autour d'un verre de jus d'orange bien frais, la conversation put s'engager.

- Madame Carmencita, merci pour cet agréable accueil. Votre témoignage m'est précieux puisque vous avez rencontré Juanito peu après son arrivée au pays de Cervantes.
- En tout cas, pas tout de suite. Mais j'ai su que l'épisode de son arrivée a été assez chaotique. En fait, alors qu'il était encore en Amérique Centrale, il entretenait des relations fréquentes, par internet, avec un certain Miguel de Malaga. Il lui avait raconté que son père, avec lequel il prétendait être en procès, lui devait une assez forte somme d'argent provenant, je crois, d'un héritage. Il fut assez persuasif pour que Miguel qui, soit dit en passant, est nettement plus âgé que lui, lui avance une partie des frais de son voyage pour l'Espagne. Voilà donc notre Juanito, sans un sou, mais néanmoins installé et cajolé par le crédule Miguel dans l'attente du pactole… qui ne venait jamais. Il y avait de quoi avoir des doutes. Alors Juanito lui sortit son grand jeu : protestations, promesses, serments, pleurs, surtout des pleurs.
- Nous avons eu en France un maître du théâtre qui disait volontiers : *« Tous les hommes sont de bons comédiens »* mais en ajoutant *« exceptés quelques acteurs »*.
- Oh oui ! très drôle, et aussi très vache pour ses chers confrères.
- Exact. Mais revenons à notre jeune héros.
- Eh bien, l'espoir chancelant du pauvre Miguel a fini par s'effondrer, et ce d'autant plus qu'il avait appris que son chéri pratiquait à Tolède ou à Malaga, je ne sais plus, le plus vieux métier du monde pour subvenir à ses menus besoins. En conséquence, par un matin pluvieux de mars 2013, l'héritier prétendu s'est retrouvé, lui et sa valise, sur le pavé rugueux de la très noble et très loyale cité de Malaga.
- Il a dû se trouver bien démuni.
- Pensez-vous ! On peut lui reprocher bien des choses, mais pas son imprévoyance. Voici un homme qui sait toujours se garder deux fers au feu. C'est ainsi que parmi ses clients apparemment les plus à l'abri du besoin, il était arrivé à séduire ou à harponner, comme vous voulez, deux hommes, un jeune (mon propre fils José) et un plus âgé (Manuel). On commence par lequel ?
- A tout seigneur tout honneur, commençons par votre fils.

- Donc début 2013 José est venu m'annoncer qu'il avait un ami sans feu ni toit et que, puisque nous avions plusieurs chambres de libres, on pourrait bien, s'il te plait maman… etc… etc… bref le cinéma habituel.
- Vous vous êtes laissé fléchir ?
- Je suis une femme libre, mon mari le sait, et j'ai l'esprit ouvert, lui aussi, mais un peu moins. Je vis principalement et sans aucune honte de mes charmes, que le temps a bien voulu ne pas trop outrager. Simplement, je vais soulager l'humanité souffrante en France, à Bordeaux, par souci de discrétion d'abord, mais aussi de rentabilité. En définitive Juanito s'installa chez moi et chercha à se faire oublier. Il est vrai que j'avais mis deux conditions à sa présence : d'une part qu'il participe à l'entretien de ma maison et, d'autre part, de ne jamais essayer d'officialiser sa liaison avec José, sous peine de prendre la porte illico. Pas de vagues.
- Et Manuel dans tout ça ?
- Précisément, c'est sur lui qu'il s'est immédiatement rabattu, dans l'espoir de donner un caractère officiel à leur liaison en formant tous les deux *una pareja de hecho* que l'on peut traduire par *un couple de fait,* ce qui lui aurait ouvert la voie, sinon à sa naturalisation tant désirée, du moins à l'obtention d'un titre de séjour. Je pense qu'il a dû, comme à son ordinaire se prétendre issu d'une famille de notables salvadoriens et tout le tintouin. Pourtant son Manuel a renâclé ferme devant le projet, pour la bonne raison que, malgré ses trente cinq ans, il n'était pas encore sorti du placard vis-à-vis de sa famille. Or, dans une ville moyenne comme Guadix, tenir secrète une liaison de fait, enregistrée par la Junta d'Andalousie, relève pratiquement de la mission impossible.
- Il était donc de nouveau coincé ?
- Doucement, ce serait sans compter sur son obstination et son stupéfiant culot. Dans un premier temps, en janvier 2014, il s'est déclaré comme habitant Guadix, en donnant pour adresse celle de Manuel ; ce qui, juridiquement, ne l'avançait en rien. Si ce n'est qu'en mars de la même année, ayant réussi à vaincre les résistances ultimes du trop tendre Manuel, ils signèrent tous deux une demande de *pareja de hecho* pour leur petit ménage. La suite, on peut la deviner : une âme charitable se fit un devoir d'avertir les parents de Manuel de ce qui se tramait. Au cours d'un esclandre qui resta à peu près circonscrit aux murs de la maison, Manuel fut sommé de renoncer immédiatement à cette union de pure opportunité, si peu propice à l'honneur de la famille. Mais, rassurez-vous, cela n'empêcha pas Juanito de continuer à le « voir », ni mon fils José d'ailleurs.
- Il est vrai qu'à vingt-quatre ans, on a de la santé à revendre.
- Cependant, je continuais mes voyages professionnels entre Guadix et Bordeaux. J'avais acheté là-bas un minuscule studio en rez-de-chaussée d'une maison remarquablement bien placée, à deux pas du Jardin Public, c'est-à-dire en plein cœur des Chartrons. Juanito, qui végétait plus ou moins à Guadix, avait appris que la France était un véritable pays de Cocagne pour les clandestins, et que, fut-on le dernier des hommes, il suffisait de poser le pied sur ce sol miraculeux pour y acquérir à l'instant des droits immarcescibles. J'acceptais donc qu'il m'y accompagnât car cela constituait pour moi une certaine sécurité. Donc, en janvier 2014, nous voici tous les deux entassés, non sans frictions, dans cette niche qui nous servait alternativement de local professionnel. Et encore, Monsieur râlait quand je l'invitais à aller se promener pendant que j'étais en rendez-vous. Finalement je l'ai autorisé à se cacher dans le placard durant mes prestations.
- On se croirait dans une comédie courtelinesque.
- Et pourtant bien réelle. Par deux fois il m'a donné des sueurs froides, d'abord en laissant sonner bêtement son téléphone portable et ensuite en faisant tomber une de

mes jupes. Il m'a fallu inventer, au pied levé, des explications rocambolesques pour rassurer mes clients. Sans compter que Juanito se plaignait sans cesse d'étouffer dans son réduit. Bref, la situation ne convenait ni à l'un ni à l'autre, et, par ailleurs, il était déjà reparti à la chasse de l'homme susceptible de lui assurer une situation stable et légalisée.
- Vous avez donc arrêté cette… comment dirais-je… collaboration ?
- Pas tout de suite puisque, côté Guadix, il était encore en relation intime avec mon fils et Manuel. Je comprends que vous vous y perdiez un peu, d'autant qu'à peine débarqué en France, comme je vous l'ai dit, il s'est mis à la recherche d'un nouveau « fer au feu » de ce côté-là des Pyrénées. Cependant, en France, il souffrait d'un handicap certain : la langue. Moi-même je ne pouvais guère lui être utile à cet égard, et d'ailleurs je n'en avais pas le temps. C'est pourquoi je l'ai mis en relation avec un certain Monsieur Tapioca, d'origine colombienne je crois, en tout cas hispanophone et se débrouillant peu ou prou en Français.
- Ce n'était peut-être pas le professeur idéal.
- C'était déjà mieux que rien et, comme on dit chez vous, au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Quoi qu'il en soit, dès le mois de mai 2014, et toujours grâce au secours d'internet, il entra en contact avec un homme habitant du côté de Limoux et, dans le même temps, il commença à travailler pour un certain M. Fermette résidant sur le bassin d'Arcachon.
- C'est la raison pour laquelle vous ne l'avez pratiquement plus revu ?
- Non, c'est à cause d'une explication orageuse qu'il eut avec mon mari. Voici. Mes deux fils, José et Felipe ne s'entendent pas parfaitement bien, principalement en raison de leurs orientations sexuelles qui ne sont pas, comment dirai-je ? convergentes. Ce qui devait arriver arriva. Felipe ouvrit les yeux de son père sur la nature exacte des relations entre Juanito et José. Les conséquences furent d'autant plus tonitruantes que mon mari a toujours considéré Juanito comme une espèce de parasite, et ce dernier, dont le courage n'est pas la qualité principale, contracta une véritable terreur panique vis-à-vis de mon mari. Sans l'ombre d'un regret je ne le revis plus à la maison et je pense qu'il a fini par faire son trou en France.

CHAPITRE III

COMME DIEU EN FRANCE

Je ne m'étendrai pas sur mon premier contact avec Monsieur Tapioca qui se montra au départ assez réservé mais finit par se révéler d'une grande cordialité. Pour me placer sur un registre typiquement neutre, je commençais par lui demander comment il avait connu Juanito.
- Oh, c'est très simple. Une amie, Mme Carmencita m'a signalé qu'elle hébergeait à l'occasion un jeune qui n'avait pratiquement aucune connaissance en Français et qui désirait apprendre cette langue. Je suis connu pour exercer cette activité bénévolement notamment dans le cadre de l'association La Girandole.
- Vous êtes donc un des bénévoles de cette association ?
- Oui, mais pour Juanito c'était un peu différent. Il était extrêmement méfiant et cherchait à rester à l'écart de tout ce qui pouvait représenter de près ou de loin quelque chose d'officiel. Pour lui, j'étais son professeur de Français, un point c'est tout. La seule chose que je savais de lui c'est qu'il était Salvadorien, clandestin et logeait la plupart du temps dans une espèce de squat avec des « colocataires » peu recommandables, qu'il méprisait, sans doute à juste titre.
- De quoi vivait-il ?
- Pendant longtemps je n'ai rien su à ce sujet sur lequel il restait toujours très évasif. Jusqu'au jour où, au cours d'une leçon, il m'a confié qu'il venait d'envoyer huit cents euros au pays. Pour moi, cela représentait une très forte somme. J'ai pensé tout de suite à la prostitution car, comme on dit, l'argent ne tombe pas du ciel.
- Donc il poursuivait en France l'activité de « garçon de joie » dans laquelle il s'était si bien illustré en Espagne.
- J'en suis convaincu. Toutefois, en juin 2014 il m'annonça qu'il avait trouvé une situation stable, comme homme à tout faire, chez un particulier demeurant à Arcachon. Nos relations demeurèrent assez distendues jusqu'à la mi-août où je reçu un coup de fil de lui, en forme de SOS. En un mot comme en cent, il s'était fait virer (une fois de plus) par « ce Monsieur d'Arcachon » que j'ai su s'appeler Fermette. Par chance, j'ai pu joindre M. Troisagno, le responsable de La Girandole, qui se trouvait précisément à Arcachon.
- Le hasard fait parfois bien les choses.
- Dans ce cas oui car M. Troisagno put récupérer les affaires de Juanito et le ramener chez moi où il passa sa première nuit.
- Et pourquoi s'est-il fait virer ?
- Dans un premier temps il m'a dit que, comme il n'avait pas de papiers, « ce monsieur » lui avait demandé de partir parce qu'il ne voulait pas d'histoires, et qu'il avait même appelé les gendarmes. Juanito s'est enfui avant l'arrivée de ceux-ci et m'a contacté en urgence.
- Son hébergement chez vous ne pouvait être que provisoire, je suppose.
- Bien sûr. Dès le lendemain M. Troisagno a pu lui dégoter une solution plus stable, par l'entremise de M. Sangram, membre de l'association Le Gîte, qui lui proposa par

ailleurs de l'aider à obtenir un titre de séjour. Quoi qu'il en soit, son passage au Gîte ne fut pas de tout repos.
- Pourquoi ?
- Dès son installation, il s'est comporté comme le maître des lieux : refus de se plier aux règles de la communauté, arrogance envers les autres colocataires de l'association, défiance envers les bénévoles censés représenter l'autorité, n'hésitant pas à accuser de racistes ceux qui se permettaient la moindre remarque à son égard. Par ailleurs, il ne cessait de répéter avec hargne : « Dès que j'aurai des papiers je réglerai mon compte avec ce monsieur d'Arcachon ». Un mot peut résumer son comportement : ingérable.
- Il est vrai aussi qu'il arrivait d'un pays tragiquement imprégné d'une culture de violence et de corruption.
- Certes, mais Le Gîte n'est pas destiné à accueillir ce genre de cas et, dès septembre 2014, les responsables avaient pris la décision de le diriger vers une structure mieux adaptée à ses problèmes psychiatriques. Ce ne fut pas nécessaire. Prenant les devants, il s'était totalement inféodé à une autre association, dite Pipeau, ayant officiellement pour mission l'accompagnement des personnes en situation de prostitution, mais qui, plus discrètement et plus efficacement, milite et agit pour la régularisation des clandestins de tout acabit. Ce second aspect des choses ne pouvait que séduire Juanito, à juste titre d'ailleurs puisqu'en février 2016 il se vit attribuer une carte de séjour au titre de réfugié politique. Je ne vous cache pas que, connaissant son dossier, je fus assez étonné de la performance.
- Expliquez-vous.
- Parce que, lors de son arrivée en Espagne, en avril 2011, il avait déjà déposé une demande de réfugié dans ce pays. Or, en vertu des accords de Dublin, c'était à l'Espagne et à nul autre pays membre de l'UE de traiter cette demande. Par ailleurs, depuis le 3 février 2014 Juanito n'était plus menacé au Salvador en raison de son orientation sexuelle ; en effet, à cette date, et à la surprise générale, un ex-guérillero fut élu Président du Salvador : Sànchez Cerén, un des signataires des accords de paix de Chapultepec (16 janvier 1992). Enfin l'arrivée de la démocratie. Certes, après cette élection il y avait toujours des homophobes au Salvador (en France aussi, lisez la presse) mais il serait faux de dire qu'il existait encore une répression d'Etat organisée contre les gays.
- De toute façon il n'a pas été le seul à bénéficier des largesses - pour ne pas dire du laxisme - de la France en la matière. En quelque sorte on peut dire qu'il s'est habilement recyclé.
- Certes, mais depuis son blanchiment je l'ai un peu perdu de vue et je n'avais guère de nouvelles de lui que par les réseaux sociaux qu'il fréquentait. A cette époque il était très fier d'avoir pu obtenir, grâce à une de ses nouvelles relations, un emploi de steward dans une compagnie low-cost espagnole. Il prit même le nom, sur la toile, d'un célèbre pilote de chasse allemand de la seconde guerre mondiale. Pour faire bonne mesure, il adorait se faire photographier en majesté aux commandes d'un appareil et aurait volontiers cousu les galons de commandant de bord sur ses manches. Je me suis permis de le taquiner, mais sans méchanceté, par un commentaire qui lui demandait s'il avait pensé à nettoyer les turbines. La réponse n'a pas tardé, cinglante, assaisonnée de ses éternels « Moi, je… » : - *Je ne suis pas nettoyeur. Moi je suis administrateur de vol et agent d'escale. Etudiant en aviation aussi. Tu crois que moi je mérite de nettoyer une turbine ? Et quand je dois faire un service complémentaire, moi je travaille dans l'avion avec les passagers.* Essayant de le calmer un peu, je lui fis observer : - *Il n'y a rien de mal à apprendre, lol !* Peine perdue, cela ne fit que l'exciter

davantage : - *Moi je ne dois apprendre rien du tout s'il y a quelque chose que je n'aime pas ! ! Moi je fais ce que j'aime et c'est pour ça que moi j'ai étudié pour ne nettoyer rien ni personne*. En définitive je crains que sa parano ne le précipite un jour dans une situation désagréable.

- Possible. Vigny disait : Il est incalculable le nombre de grenouilles qui crèvent.

EPILOGUE

Avant de refermer mon enquête, il m'a paru indispensable de recueillir l'avis de M. Fermette qui se trouve être, on s'en doute, très concerné par ce dossier. Un coup de fil préalable m'avait permis de m'assurer qu'il ne demandait pas mieux que de me confier ses impressions à cet égard.

- Monsieur Fermette, lorsque le policier Janoir vous a annoncé, en janvier 2017, que vous étiez en garde à vue pour viol, cela a dû être pour vous un sacré choc.
- Vous pouvez le dire ! Heureusement, ma sidération n'a pas duré longtemps : lorsque j'ai appris l'identité de mon accusateur (je devrais dire de l'imposteur) j'ai tout de suite compris que j'étais totalement hors de cause et que tout cela n'était que la trame odieuse d'une basse vengeance. Voilà. J'avais embauché ce Juanito (en fait un clandestin) qui me jurait ses grands dieux posséder des papiers en règle... ce qui était faux. Lorsque je m'en suis rendu compte, je l'ai viré, ou plutôt, il a fui à toutes jambes avant l'arrivée des gendarmes. Voici toute l'affaire et voici pourquoi je suis resté serein tout au long de cette garde à vue. Pourtant, il faut parfois avoir du coffre : vous prenez en pleine figure des remarques sévères qui tendent à vous déstabiliser, comme « *Vous rendez-vous compte Monsieur, il pleurait, il pleurait. J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.* »
- C'est ce que les psychologues, avec leur éréthisme de vocabulaire si particulier appellent des manifestations émotionnelles intenses, et que le bon peuple, moins bégueule et moins crédule, traduit par : il chialait. Toutefois j'avoue qu'une réponse, quelle qu'elle soit à cette question-piège ne peut être qu'insuffisamment empathique, ou pire, carrément cynique.
- La réponse, je l'ai eue à postériori, quelques mois plus tard, lors de l'affaire Jonathann Daval. Souvenez-vous, ce pauvre petit mari, ruisselant de larmes devant les caméras, transformé en borne-fontaine parce que sa femme avait été tuée, et que même ses beaux-parents n'arrivaient pas à consoler. Jusqu'au jour où... l'enquête révéla que c'était lui l'assassin.
- Oui, maintenant que vous m'en parlez, je me souviens très bien de cette affaire.
- Aussi, il y a une question que j'aimerais bien poser à qui de droit : « *Qu'en pensez-vous Monsieur Janoir ? N'aviez-vous donc jamais entendu parler de larmes de crocodile ?* » Mais revenons à nos moutons. Je vous ai dit que je suis resté relativement serein durant mon séjour à l'ombre en compagnie de ces Messieurs. Plus tard et mieux informé, j'ai compris que j'avais eu tort de me fier à mon innocence, et que, sans le savoir, je revenais de loin.
- Pourquoi ?
- Après ma villégiature forcée de huit heures à l'Hôtel de Police, je me suis vivement intéressé aux affaires judiciaires passées, grâce notamment à l'émission *Faites entrer l'accusé* que je regardais en replay sur Youtube. Moi qui dans ma candeur naïve croyait que l'innocence n'a rien à redouter, je suis tombé de haut. Chaque sensibilité a son mystère. Pour moi, c'est l'affaire Nolibé qui m'a glacé le sang. Voici un homme foncièrement honnête, accusé d'avoir assassiné dans des conditions atroces sa fille, une fille qu'il adorait. Résultat : jeté en prison pendant quatre ans avant que l'on daigne s'intéresser au vrai coupable. Folie ! J'ai oublié le nom de celui qui a dit : *On cesse d'être en sécurité dès qu'on franchit la porte d'un commissariat.* A n'en pas douter, c'était un bon observateur.

- Quand avez-vous été dénoncé par Juanito ?
- En avril 2016, c'est-à-dire presque immédiatement après que cet aimable garçon ait obtenu une carte de séjour valable dix ans (au titre de réfugié politique !) Mais pas avant, prudence oblige ! Et ce n'est donc que neuf mois plus tard que j'ai appris être sous le coup de cette accusation et mis en garde à vue, sans l'ombre du commencement d'un élément matériel. Comme quoi, Robespierre et sa loi des suspects suscite encore des vocations.
- Savez-vous ce qu'il advint pendant ces neuf mois M. Fermette ?
- Dès le lendemain du dépôt de sa plainte (on ne saurait être plus rapide) notre Juanito était présenté à une médecin légiste, laquelle procéda à un examen minutieux du trou de balle de l'intéressé et de toutes les industries qui s'y rattachent. Il était grand temps ! Souvenez-vous que le prétendu viol avait eu lieu en août 2014, soit **vingt mois** auparavant. Mais ce qui donne tout son sel à l'affaire c'est que Juanito a par ailleurs déclaré n'avoir jamais renoncé aux délices de la sodomie, tant comme actif que comme passif. Il n'est pas interdit de penser qu'en vingt mois, parmi la cohorte des engins préposés à l'enfournage, il a bien dû se présenter quelques spécimens XXL excités et impétueux. Dans de telles conditions, pour faire sortir la vérité du puits (si l'on peut dire) ce n'est pas un médecin légiste qu'il fallait requérir, mais une voyante ultra-lucide. Et encore ! Même une pythie sur trépied en aurait perdu son grec.
- C'est en effet un peu troublant.
- Pas autant que vous le supposez. Attendez la suite, il y a des degrés dans le pire. Lors de sa plainte, Juanito a déclaré avoir été violé par fellation. C'est écrit en lettres majuscules sur le compte-rendu de M. Janoir au procureur : « FAIT : VIOL – manière d'opérer : FELLATION PAR LA VICTIME ». Cette précision scabreuse m'a laissé d'autant plus pantois qu'à soixante-dix-sept ans et affligé d'un diabète avancé (avec tous les médocs qui vont avec), il y avait beau temps que mon pauvre zizi ne présentait plus le moindre danger d'intrusion pour un orifice, quelle que soit sa localisation. Par ailleurs, sur le plan strictement méthodologique, j'avoue n'avoir pas encore compris comment l'examen, fusse à la loupe, du trou du cul d'une prétendue victime peut permettre de déterminer si cet individu a été violé il y a vingt mois… par la bouche. Force est de constater, avec humilité, que, comme celles du Seigneur, les voies de la médecine légale sont impénétrables.
- Je vois que vous aimez faire de l'humour.
- Plus sérieusement on peut dire que quand on entreprend de prouver ce qui n'a jamais existé, on s'expose à pas mal de déboires.
- Vous aussi je pense avez été soumis à des investigations.
- Fatalement. Et si cela vous intéresse, je peux vous en fournir les résultats. Casier judiciaire : négatif ; Fichier ADN : négatif ; Fichier des empreintes digitales : négatif ; Fichier judiciaire automatisé des auteurs d'infractions sexuelles et violentes : négatif ; Aveux : négatif (en dépit d'une insistance confinant à l'injonction). J'ignore les détails de mon examen psychiatrique (eh oui !) mais tout me porte à croire qu'il ne m'a pas été défavorable.
- Et les cages ?
- Sordides, c'est évident. Mais l'art transfigure tout. J'y ai passé mon temps à réciter des vers et à chanter des airs du répertoire. Souvenez-vous que Proust a fait observer qu'une simple bougie, à demi consumée, peut faire d'un taudis un inestimable Rembrandt. Je regrette toutefois d'avoir omis de chanter le *Chœur des esclaves* de *Nabucco*, pourtant de circonstance.
- Sur un tout autre plan, j'ai cru comprendre que dans la bataille vous aviez vu s'envoler tout votre matériel informatique. Avez-vous pu le récupérer ?

- Peut-être le reverrai-je un jour, mais en songe. J'ai fait des demandes pressantes auprès du greffe à cet égard, mais, en dépit de tout, ledit greffe, semblable à l'avare Achéron, n'a point lâché sa proie. Eventuellement, quelqu'un (pourquoi pas prénommé Jean-Jacques) pourra m'expliquer les règles de la grande administration ; et, en me montrant combien justice et humanité sont des mots roturiers, me fera comprendre, à la fin, que je suis trop honoré qu'un policier ou un magistrat ait hérité de mon matériel, tout en souhaitant qu'il lui eût paru bon.
- Vous semblez garder de ces événements une certaine amertume.
- Moins que vous ne le croyez. Je sais que vous êtes cinéphile et que donc, forcément, vous connaissez *Les Enfants du Paradis*. Il y a, dans cet immortel chef-d'œuvre du septième art, une scène admirable dans laquelle le comte Edouard de Montray s'en prend à Frédérick Lemaitre (sublime interprétation de Pierre Brasseur), lequel vient de jouer le rôle-titre dans *Othello*. Le comte lui reproche son jeu digne d'une brute bornée et sanguinaire. Et il conclue d'un ton méprisant : *« Demain soir je prendrai une place pour mon cocher ; ce sera une expérience intéressante »*. A quoi Pierre Brasseur lui répond avec une impertinence suave : *« J'espère que vous me laisserez le plaisir de vous offrir une avant-scène pour vos chevaux ; ce sera une expérience intéressante »*. Eh bien moi, concernant ma garde à vue, sans prétendre me comparer au cocher du comte de Montray ni même à ses chevaux, je suis bien obligé de convenir que ce fut une expérience intéressante.

FIN